

# Critiques...

Autor(en): **Coret, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567685>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ainsi moi, tenez, j'ai l'air de rien, moi qui vous parle; mais quand je m'habille en femme, parole! vous diriez Marlène Dietrich!»

On arriva, on monta, on sonna. Marthe guettait ce coup de sonnette, au comble de l'énervement. Comme elle allait ouvrir la bouche... «Pas la peine, déclara Victor. Te donne pas la peine, Monsieur sait tout.»

Monsieur ne savait rien, ne comprenait rien. Depuis une heure il habitait un monde funeste, un monde à l'envers où les moindres signes cessent de signifier, où le coeur écoeuré se demande comment il peut battre.

Ecroulé, échoué dans un fauteuil, il regardait tour à tour, avec hébétude, Victor, Marthe, les meubles, le décor hanté, planté dans l'espoir vague d'y vivre heureux.

Une grosse larme roula le long de sa narine, s'accrocha aux poils de la moustache grise, hésita, continua sa route sur la barbe. Marthe vit cette larme et fut trompée. Victor venait de la mettre au fait. «Oh! s'écria-t-elle, les cochons! ils étaient de mèche!»

Elle empoigna le revolver, visa, tira.

On connaît le scandale des assises et comment les journaux escamotèrent les détails du procès.

Interrogée par le juge d'instruction, Marthe dit qu'elle devrait regretter son acte vu que M. Maréchol était un brave type et qu'elle n'avait pas compris pourquoi il pleurait, mais qu'au fond elle ne regrettait rien, vu qu'elle ne pourrait pas vivre sans Achille et que ce pauvre Monsieur n'aurait pas pu vivre non plus, «rapport qu'il était amoureux d'un fantôme».

*Journal de Pierre Coret*

## Critiques . . . . .

Ingrid *Bergman* est-elle, ou non, le personnage de «Thé et Sympathie» actuellement créé en France au Théâtre de Paris? Dans l'enthousiasme du moment, j'ai répondu oui sans hésiter, tant l'artiste est belle et sereine. Le décor est plus-que-parfait, en ce sens que l'action y trouve tous ses éléments et parce qu'aussi il ne retient pas l'attention du spectateur pour le détourner de pauvretés ou de faiblesses que la pièce pourrait comporter. J'ai répondu oui aussi parce que la pièce a été montée avec un soin infini par Jean MERCURE, et parce que Jean Loup PHILIPPE me touche à plus d'un titre. J'ai répondu oui encore, parce que l'oeuvre elle même, traitant un sujet scabreux révèle le tact de son auteur, ANDERSON. Enfin, je n'avais que des compliments à faire. Je me suis laissé aller, et j'ai passé une soirée parfaite.

Et pourtant, j'attends le film... J'ai oublié que l'héroïne devait être jeune et frêle. Que le souvenir de son premier mari doit s'incarner dans le jeune pensionnaire trop sensible. Je ne me suis pas demandé pourquoi BERGMAN était tellement maternelle, et si peu désirable que c'est le jeune homme qui se fait violer, et non elle. Dépucelage en trois actes, a-t-on dit. C'est trop vrai et prend presque figure d'inceste. Je ne comprends plus maintenant pourquoi la femme du professeur quitte son mari à la fin de la pièce: Ce doit être parce que je ne suis pas assez sain. J'en connais des femmes qui, après le fruit vert, ou même simultanément, se seraient gardé, comment dire, un confort. Mais peut-être le professeur sublimait-il »trop, dans ses clubs sportifs, son énergie vitale.

La pièce est une comédie. Je ne m'en suis guère aperçu. Les soupçons qui pèsent sur le jeune Tom de la part de ses camarades, j'en ai senti le poids moi-même, avant de les avoir mérités réellement. Bref, j'ai vu une comédie poussée au drame. Il paraît qu'on a dû ralentir le rythme pour Ingrid BERGMAN. Déformée ou non, la pièce est plausible comme nous la voyons et ce n'est pas un mince compliment. Le piège est si bien tendu que le public, tout le public, avale sans sourciller. Je n'ai pas boudé mon plaisir, et les réticences dont je fais part aujourd'hui sont de l'après-coup.

\*

Le propre de l'année littéraire, c'est de voir, en Décembre, se polariser l'attention des «gens de goût» sur une dizaine de noms, en vue du palmarès des quatre prix qui comptent. L'indiscrétion des courriéristes s'en donne à coeur joie, et le public attend les bandes rouges fatidiques qui orienteront son choix. Puis, on laissera traîner sur un guéridon les livres primés une fois lus, histoire de faire savoir à ses relations son souci de «se tenir au courant».

«C'est bon?» dira le visiteur méfiant, en soupesant la marchandise. C'est là où il ne faut pas rire. Ma pensée profonde est que les jurys littéraires ne couronnent maintenant que le quatrième ou cinquième essai d'un jeune écrivain. Dans leur désir de ne pas se voir accusés de gâtisme ou de retard, ils donnent souvent leurs suffrages à des livres confus et mal construits, qui se veulent originaux. On y retrouve de tout. Mais le faux MALRAUX connaît actuellement les plus grandes faveurs.

Cette année encore, je me suis laissé prendre au piège. Le nom d'André PERRIN ne m'était pas inconnu. Pour tout dire, je m'étais promis de ne jamais parler de ce «Mario» (1) dont le style, aussi bien que l'intrigue, étaient insupportables. Je me réjouissais déjà de voir livrés à l'oubli tant de banalité et d'exhibitionisme. Il faut croire que mon jugement était trop hâtif. Voici son auteur lauréat du Renaudot. J'ai incontinent acquis «le Père» (2) qui a remporté le Prix. Je n'y ai plus trouvé d'outrances, preuve que le novice est devenu correct, mais d'une correction bien fade. Je ne sais si Monsieur PERRIN a tenté de mettre Zola au goût du jour, mais son naturalisme sans complaisance est aussi sans attrait. Le Jury Renaudot a couronné un livre bien écrit, des souvenirs d'enfance, mais, éternel reproche, l'écrivain est encore trop proche de ce Passé. Les Renaudot ont certainement la vue plus prophétique que moi, il y a des grâces d'état. Je serai le premier à me réjouir si, d'aventure, ils avaient discerné en André PERRIN un écrivain original, et si leurs suffrages, en le consacrant, lui permettaient d'imposer au public une oeuvre future qui rende un son neuf. En cela, les jurys littéraires ont du bon. Leur devoir est d'attirer l'attention. A suivre.

Par esprit de contradiction, j'ai consacré dernièrement quelques heures à faire la connaissance de l'oeuvre de Stephen HECQUET. J'ai vite délaissé «les Garçons» (3) dont il a gratifié la Collection «Libelles». En ce qui concerne les Jeunes Français d'aujourd'hui, Monsieur HECQUET a la vue courte et bornée. Il le dit lui-même avec une touchante sincérité. C'est malheureusement avouer du

---

<sup>1</sup> *Mario. Juillard edit.*

<sup>2</sup> *Le Père. Juillard edit.*

<sup>3</sup> *Les Garçons. Fasquelle edit.*

même coup l'infirmité de ce petit livre dont on retire une impression nauséuse et déplaisante. Pour ma part, je me refuse à reconnaître un tableau objectif et complet dans ces résidus de bourgeoisie que l'on nous force à contempler. Ayant cependant réussi à écarter un paternalisme irritant qui eût été facile, Stephen HECQUET n'est pas parvenu pour autant à nous intéresser à son réquisitoire, ni à s'y intéresser lui-même au fond. J'apprécie l'injustice, mais non l'injustice gratuite. Je professe que certains livres sont constructifs dans l'outrance même de leur injustice, par les réactions qu'ils appellent. Ici, c'est trop sommaire pour apporter quelque élément de débat. Au nom de quoi la génération de M. HECQUET jugerait-elle d'ailleurs? Les indications que nous possédons sur l'âge de l'écrivain explicitent assez bien ce qu'il reproche aux garçons d'aujourd'hui. La neutralité de ces fils de famille qu'il dénonce est seulement la suite logique des circonstances, et d'une éducation relâchée dont sont responsables des parents pas tellement plus âgés que Monsieur HECQUET lui-même. Le bain de facilité et d'indifférence dans lequel vivent ces jeunes est tout simplement signe de vieillesse. Cette sénilité prématurée dont ils souffrent, le ton de l'auteur en porte assez bien les symptômes. Ce dont son petit livre manque cruellement, c'est de la plus élémentaire tendresse humaine. Je ne lui vois pas de plus grave défaut. Il y a aussi tous les autres jeunes dont il ne parle pas; je regrette qu'il ne semble les connaître que par oui-dire, et qu'il ait ainsi méprisé ce que son étude aurait pu comporter de positif. Mais la collection doit être réservée à l'élite.... Soyons sérieux. Condamner, soit. Mais avec de bons arguments. Il y a de plus, peu de mérite à fustiger ceux qui sont déjà à terre, et que les années à venir maintiendront à leur rang d'épaves. Ces «irrécupérables» ne permettent même plus d'être sévère.

Au fait, je me demande si l'écrivain qu'est, incontestablement Monsieur Stephen HECQUET, n'a pas besoin, en face de lui, d'éléments neutres ou faciles. Dans «Anne ou le Garçon de Verre» (4) que j'ai lu peu après, j'ai trouvé que la personnalité séduisante d'Anne était bien faite pour séduire le barbon en herbe qu'est le héros du récit. Au contraire des «Garçons» il ne s'agit pas là d'une oeuvre gratuite. Son héros éprouve pour Anne le désir d'un amant en même temps que des sentiments paternels évidents. Le miroir que lui tend son jeune ami lui fait décrire avec un bonheur certain le narcissisme qui le ronge lui-même. Cette désinvolture de l'homme arrivé, qui est le fond même des livres dont je parle, éloignera Anne de son protecteur, lui qui était déjà si lointain par la faute de Stephen HECQUET. Il est dans la suite des choses que le «Je» du récit partage finalement la couche de Dominique, jeune fille qu'intéresse aussi l'étrange personnalité du Garçon de Verre. C'est bien mis en valeur. Lorsqu'on a rencontré, et qui de nous ne l'a point fait, des garçons genre Anne, on ne peut dire que du bien de ce livre. Il est vrai qu'il recèle des concessions au public, mais il y a de belles pages, bien écrites, où le héros du récit nous entretient en réalité de lui-même lorsqu'il nous parle de l'angélisme indifférent du Garçon de Verre.

Je ne sais pas si, réellement, M. HECQUET n'écrit que pour son plaisir, n'ayant pas eu la bonne fortune de lire ses ouvrages précédents. Je ne peux alors que m'abstenir de juger prématurément, ce en quoi je ne lui ressemble pas. Il m'a semblé qu'il avait une personnalité haïssable. Il a suffisamment d'intelli-

---

<sup>4</sup> *Anne ou le Garçon de Verre. La Table Ronde edit.*

gence pour retenir notre attention, lorsqu'il aborde le terrain où il sait raconter ses lecteurs. C'est égal, je ne me suis pas ennuyé.

L'année qui se termine au moment où j'écris ne se sera pas, pour moi, nettement différenciée des précédentes. A quoi bon, en ce qui nous concerne intimement, ces limites arbitraires des Premier Janvier qui se succèdent? Les lettres qui s'amoncellent évoquent autant de présences qui rejoignent un moment notre solitude. On a tout loisir de rêver à la suite des choses de rêver complaisamment comme M. HECQUET excelle à le faire. Ce que je désire plutôt sans trop y parvenir, c'est de ne m'attendrir que sur ce qui le mérite profondément, de ne verser que de «vraies larmes» selon le mot de LEAUTAUD parlant du sentimentalisme, et de ne tenir mes complaisances et mes inclinations passagères que pour des jeux séduisants de l'esprit.

Pierre CORET.

## RUE

Garçon de vingt ans  
En pleine nuit  
Je t'offre cette boule de verre  
Où la neige tombe  
Silencieuse.

De l'autre côté de la rue  
Devant ces faux diamants J'ai vu  
Ton visage  
Entier.

Je sais ce que veulent dire  
Les noirs et les blancs  
Et tes deux mains devant ce feu  
Des fleurs rouges découpées  
Pendues, fusillées au mur.

Reste là. Je sens ta peau  
Etrange.

Ne vieillis pas. Joue ce grand jeu  
Mystérieux  
Le scandale de ta pureté.

Tu as peur. Ton coeur se retourne  
Sur des mosaïques d'amour  
Incertain.

*Pierre Provence.*